Peut-on parler d'espaces politiques au féminin ?

Can we speak of political Arenas as Gender-Specific?

Isabelle Gavillet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4046>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4046

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2005

Pagination : 21-40

ISBN : 978-2-86480-859-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Isabelle Gavillet, « Peut-on parler d'espaces politiques au féminin ? », *Questions de communication* [En ligne], 7 | 2005, mis en ligne le 11 mai 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4046> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4046

> DOSSIER

ISABELLE GAVILLET

Centre de recherche sur les médiations

Université Paul Verlaine-Metz

gavillet@univ-metz.fr

PEUT-ON PARLER D'ESPACES POLITIQUES AU FÉMININ ?

Résumé. — Le pluriel était une précaution pour aborder la question d'espaces politiques sexués, tant il est vrai qu'en termes de genres sexués les choses sont loin d'être réglées. En effet, quels sont les outils à notre disposition pour analyser ce type d'objets et comment nous en emparer ? À l'heure où les sciences semblent converger autour de problématiques identiques, le modèle paradigmatique de la domination masculine est-il heuristique ou erroné ? Nous postulons ici que le cadre théorique de la domination masculine est à distinguer de l'idée primaire du *même* d'une domination des hommes sur les femmes, alimentée par une vision essentialisée des rôles sexués. L'espace politique sera envisagé en termes de champ de luttes où les genres sexués et sexuels ne sont que des positionnements tactiques dans une stratégie plus globale d'accession au pouvoir. Dans cette perspective, les femmes autant que les hommes ont un intérêt à la domination masculine et à sa propagation. Si l'espace politique est sexué, il est masculin et entend bien le rester.

Mots clés. — *Continuum* des sexes, sciences et sexes, pouvoir, intérêt, position, idée élémentaire, domination masculine.

Les études sur le sexe et la sexualité émergent dans les sciences de l'information et de la communication (SIC) et revêtent une importance non négligeable. Mais interrogent-elles les bons objets ? Déjà, la psychologie, l'histoire, l'anthropologie, la linguistique, le droit, la philosophie ou la sociologie s'étaient intéressés aux questions genrées. Fait nouveau cependant, les problématiques du genre sexué semblent sur le point de converger dans l'ensemble des disciplines universitaires. La géographie, la paléanthropologie, la génétique ou l'ethnobiologie se rejoignent aujourd'hui pour analyser la prégnance d'une domination toute masculine sur la gent féminine. Dernier bastion des sciences exactes, discipline en vogue s'il en est, la neurobiologie se serait elle-même pervertie dans une entreprise de naturalisation des représentations machistes de la société. Réductionnisme méthodologique et réductionnisme philosophique sont reprochés aux artisans du cerveau sexué par certains de leurs homologues féminins. Les hommes auraient intérêt à véhiculer les clichés de leur supériorité. L'affirmer était une chose, le démontrer en était une autre. Mais à présent que cela est fait, ne gagnerait-on pas à déplacer le questionnement de l'objet vers la problématique ? Autrement dit, de la question du masculin vers celle de la domination. S'il est postulé que les hommes ont un intérêt dans la reproduction d'idées, ne peut-on supposer en retour que les femmes en ont un dans la propagation du modèle d'une domination linéaire des hommes sur les femmes ? Car la parole revient désormais aux femmes qui produisent en majorité dans le champ des objets sexués. Or, à force de répéter qu'il faut mettre un terme à la domination masculine, elles pérennisent la représentation de deux blocs rivaux qui se feraient face. L'habitude est à ce point ancrée de chercher les spécificités et les distinctions que l'on ne s'attache pas suffisamment aux comparaisons. C'est le parti pris de cet article. Quand on aura effacé toutes les différences, il faudra bien admettre que les femmes comme les hommes sont capables du pire comme du meilleur. Plutôt que d'opposer une misandrie à une misogynie – la domination du principe masculin sur le féminin et son vis-à-vis –, il sera question de penser l'idée plus globale d'une domination du principe de virilité, donc de pouvoir, sur le masculin autant que sur le féminin qui sont seulement des catégories pour classer les sexes biologiques. En politique, la féminité et le genre sexué pourraient bien prendre les allures de positions stratégiques. Dès lors, interroger des discours sur le corps et la beauté permettra d'éclairer des tactiques, des instruments d'expression d'un mécanisme plus vaste de domination où les relations seraient mobiles et transitoires plutôt que figées et masculinisées. La première partie de cette contribution examinera l'état des savoirs sur les questions relatives aux genres sexués et sexuels. Ensuite, sera discuté le modèle paradigmatique de la domination masculine pour penser ces objets. Enfin, la troisième partie tentera de confronter le modèle théorique à

des situations empiriques et nous y développerons l'idée de l'incorporation d'un regard qualifié de masculin sur et par des femmes en politique.

Étudier le genre sexué

Après une adolescence ascète, les SIC ne céderaient-elles pas aux sirènes du sexe ? Hier, on étudiait les usages, les politiques publiques, l'histoire des sciences et des techniques, le droit et les nouvelles technologies, la réception. Aujourd'hui, on arpente le salon de l'érotisme, on taille des concepts heuristiques – *la pipe d'auteur* en est un – pour sérier une « nouvelle vague de la pornographie française » ou l'on glose sur la « télécommunication sexuelle électronique ». Les coordinateurs de la revue qui, parmi d'autres ces derniers temps, abrite ces sulfureux objets commentent le progrès : « Le numéro 20 de la revue *MEI* arrive à point nommé dans cette ouverture du champ à des problématiques qui sont certes anciennes mais qui semblent migrer de discipline en discipline » (Bouchard, Froissart, 2004 : 1). Les auteurs relèvent la parution récente d'une livraison du *Temps des médias* et d'une livraison de *Réseaux*, respectivement consacrées aux interdits et à la communication sexuée. Atteste encore de cette addiction pour les objets liés au sexe ou au genre sexué l'organisation d'une journée d'études, « Femmes, discours, communication et politique », le 8 mars 2004, sous le patronage de SAM (Société des amis de *Mots*) et du CÉDITEC (Centre d'études des discours, images, textes, écrits et communications, Paris 12), des revues *Mots. Les langages du politique* et *Questions de communication*. Jeunes docteurs et maîtres de conférences récemment habilités se montrent particulièrement prolixes dans un champ de recherche jusque-là déserté ou qui n'était pas spécialement l'objet de leurs publications¹. « Pour préparer ce numéro, un Appel à communication a été lancé ; son résultat a été un premier indice de ce nouvel intérêt du monde scientifique de l'information et de la communication pour la problématique [...]. Plus de 50 propositions sont en effet parvenues à la rédaction [...]. Les origines disciplinaires étaient multiples : 50 % étaient certes issues des SIC et du cinéma, mais le reste provenait de littérature française ou étrangère, de sociologie, d'ethnologie, de linguistique, etc. [...]. Enfin, ce qui surprenait, plus de la moitié des propositions étaient le fait de jeunes chercheurs et doctorants » (Bouchard, Froissart, 2004 : 1). En effet, il y a juste 4 ans,

¹ Voir, les contributions d'A. Tavernier ou de J.-Cl. Soulages à *MEI*, 20 (2004) ; celle de P. Picq durant le colloque *Féminin/Masculin : Mythes scientifiques et idéologie*, organisé par l'Association française des femmes diplômées des universités (AFFDU) à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 févr. 2005.

on classait les études sur « les femmes, les minorités et les médias » parmi les carences de la discipline (Lancien *et al.*, 2001 : 49). Trêve de pudibonderie, aussi, du côté des lieux de production. Des disciplines qui ignoraient ou ne prêtaient qu'une relative attention aux questions genrées y consacrent maintenant colloques et publications. Dures ou molles, les sciences se collent à l'étude des sexualités. En géographie (Bard, 2004), en neurobiologie (Vidal, Benoit-Browaëys, 2005), en ethnologie (Godelier, 2005 : 7-17), en génétique, ethnobiologie ou en paléanthropologie², « le sexe, raffiné ou rustique, doit être dit » (Foucault, 1976 : 45). Aussitôt énoncés ces quelques éléments d'introduction, une question d'ordre épistémologique tout autant que fantasmatique nous taraude : le sexe serait-il en passe de devenir un objet universel qui unifierait l'ensemble de nos disciplines ? La pluridisciplinarité tant revendiquée en sciences de l'information et de la communication serait-elle sur le point de s'actualiser, tant il est vrai que, sur cet objet, les sciences de l'homme, du vivant et de la société se posent à présent les mêmes questions : quelles sont les conditions de production et de propagation d'une idée persistante ?

Avec les travaux de Françoise Héritier (1996, 2002), l'anthropologie nous avait éclairés sur les modalités d'émergence d'une pensée binaire de la distinction qui trouvait son fondement dans l'asymétrie originelle entre les pouvoirs de donner ou de prendre la vie, de perdre son sang ou de répandre celui d'autrui, entre le féminin et le masculin. La sociologie, par le biais notamment des textes de Pierre Bourdieu (1992, 1998), nous avait renseignés sur la question de l'incorporation et de la reproduction de cette distinction fondamentale, instituée en domination dans nos sociétés. Les débats qui animent à présent la neurobiologie arrivent à point nommé pour faire voler en éclat une telle domination en voie d'être naturalisée par des témoins et agents – des revues et des chercheurs – de la science exacte de notre temps.

Des sciences exactes sexuées

« Les différences entre hommes et femmes fascinent, et sont de plus en plus attestées par les sciences du cerveau. On sait aujourd'hui que les femmes manient le langage et communiquent plus aisément, ressentent mieux les émotions, et se soucient davantage des amis et de la famille.

² Voir les communications prononcées durant le colloque *Féminin/Masculin : Mythes scientifiques et idéologie* à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 févr. 2005 : E. Peyre, JW iels, « Le sexe : un continuum ? » ; M. Godelier, « Mythes fondateurs de la domination masculine dans la vie et les sciences : une perspective anthropologique » ; P. Picq, « L'éternel féminin en paléanthropologie et en éthologie ».

Les hommes s'attachent aux symboles du statut social, parlent moins volontiers et retrouvent leur chemin sur une carte routière même quand elle est tenue à l'envers [...]. Les aptitudes cognitives des deux sexes sont probablement apparues parce qu'elles représentaient un avantage sélectif au cours de l'évolution. L'homme chasseur devait bien viser et trouver le long chemin du retour vers le village. Les femmes s'occupaient du campement, confectionnaient des vêtements et prodiguaient des soins aux enfants. Ces tâches requéraient une motricité de précision et une sensibilité aux changements de comportement des enfants », écrivait en mars 2004 le médecin et journaliste scientifique Ulrich Kraft en introduction d'un dossier de *Cerveau & Psycho*, consacré aux analyses de la sexuation du cerveau (2004 : 38-39). Ici, on n'est pas loin de la légitimation d'une conception avilissante de la femme – telle qu'elle pouvait être diffusée, au XIX^e siècle encore, dans des ouvrages académiques – réclamant que l'infériorité physique de la femme entraîne nécessairement des conséquences sociales (Héritier, 1996 : 11). Le dossier de *Cerveau & Psycho* nous apprend encore que le traitement cognitif serait dévolu à l'un des hémisphères cérébraux chez l'homme, tandis qu'il serait plus homogène chez la femme. Que les causes de l'infidélité masculine seraient à chercher du côté d'une nature biologique imposant à ce dernier de multiplier sa descendance, et donc, ses partenaires, quand la femme, au contraire, chercherait la stabilité. Soit autant de lieux communs dont les conditions de circulation sont tantôt facilitées par une vulgarisation abusive dans des magazines de société ou des ouvrages à succès³, tantôt par leur publication dans des revues aussi prestigieuses et internationales que *Nature* ou *Science*. Si le XIX^e siècle, explique Catherine Vidal (2005 : 16-17), était celui des mesures anthropométriques pour expliquer la hiérarchie entre les sexes, les races et les classes sociales, les critères modernes sont les gènes, les tests cognitifs et l'imagerie cérébrale. Sur plus d'un millier d'études d'imagerie cérébrale, explique la chercheuse, seulement quelques dizaines ont montré des différences entre les sexes. Mais ce sont les plus popularisées, telle l'expérience d'un groupe de l'université Yale qui a fait la une de la revue *Nature*, en 1995, avec des images montrant des activations cérébrales différentes chez l'homme et chez la femme dans les processus langagiers. Depuis, d'autres études ont été réalisées et démentent ces résultats. Des neurologues allemands de l'université

³ Sur ce point, voir le succès remporté par l'ouvrage des psychologues A. et B. Pease, *Pourquoi les hommes mentent et les femmes ne savent pas lire une carte routière* (Paris, First Éd., 2002) ; voir également l'accueil enthousiaste fait aux documentaires *L'Odyssée de l'espèce* et *Homo sapiens* diffusés sur France 3. Ces deux documents audiovisuels, qui ont bénéficié du conseil d'Y. Coppens, sont critiqués par le milieu scientifique pour leur participation à la reproduction des représentations les plus archaïques, et fausses de surcroît, de la femme.

d'Ulm ont, quant à eux, analysé l'activation du cerveau dans un test relatif à l'orientation dans l'espace. De nombreuses aires des deux hémisphères s'activent chez chacun des deux sexes. Selon eux, des différences s'observent dans deux régions du cerveau uniquement. Les hommes, en activant davantage l'hippocampe gauche, se fonderaient sur une représentation globale de l'espace. Les femmes activeraient davantage le cortex frontal droit pour se repérer par rapport à des indices trouvés sur le parcours. Chez les femmes, le manque de repérage de l'espace global expliquerait leurs moins bons résultats au test. Une expérience similaire a été menée au Canada par une équipe de l'université McGill qui montre que les sujets masculins et féminins se répartissent, en fait, en deux groupes mixtes selon les stratégies de repérage mobilisées. Puis, avec la répétition des tests, un maximum d'individus va pratiquer la méthode de repérage par indices, jugée plus performante. Leurs activations cérébrales sont parallèlement modifiées : « Ces résultats montrent combien le cerveau est malléable en fonction de l'apprentissage. C'est avant tout l'expérience individuelle qui oriente les stratégies cognitives et pas le sexe » (Vidal, Benoît-Browaëys, 2005 : 27). Pourtant, dans l'imaginaire collectif et scientifique, *Les hommes mentent et les femmes ne savent pas lire une carte routière...* (Pease, 2002).

Ces exemples témoignent de deux probabilités au moins : on ne cherche que ce que l'on veut chercher et les résultats sont d'autant mieux popularisés qu'ils correspondent à ce que la majorité attendait⁴. Mais concernant des « espaces politiques au féminin », les démentis de la distinction cérébrale entre les hommes et les femmes ainsi que les résultats en termes de malléabilité du cerveau⁵ nous confortent dans

⁴ Sur ce point, C. Vidal et D. Benoît-Browaëys ont relevé quantité d'exemples édifiants : concernant les conduites malavisées des adolescents, *Ça m'intéresse* (10/04) titrait « Les jeunes ont un cerveau immature » quand *Courrier International* affichait un « Maman, c'est la faute à mes neurones » ; sur la question de la foi religieuse, *Sciences et Avenir* (09/03) annonçait que « Dieu habite le cerveau droit » quand *Cerveau & Psycho* (03-04/03) titrait « Une aire cérébrale de la transe mystique ». Signalons également le numéro 6 du *Monde des religions* (07-08/04) consacré à la question « Sommes-nous programmés pour croire ? La neurothéologie en débat ». S'agissant des choses de l'amour, *La Recherche* (11/04) citait dans son dossier « Le cerveau et l'amour » les travaux de l'anthropologue américain H. Fischer : « Les circuits du cerveau impliqués dans l'attachement mâle-femelle ont évolué pour que les individus deviennent capables de rester dans une relation amoureuse assez longtemps pour accomplir complètement les devoirs parentaux propres à l'espèce humaine ». Quant aux purs mécanistes, ils pouvaient encore s'inspirer des solutions thérapeutiques livrées dans *Nature Reviews* (2003) par le neurobiologiste T. Tully proposant le « rêve d'une société où chacun peut se rendre dans des cliniques d'entraînement et d'augmentation de l'intelligence ». La une de *Sciences et Avenir* (05/04) ne proposait-elle pas d'« Améliorer son cerveau », de même qu'un numéro spécial du *Scientific American* (09/03) consacré aux neurotechnologies.

⁵ E. Peyre, JW iels, « Le sexe biologique et sa relation au sexe social », *Les Temps modernes*, vol. 593, 1997, pp. 14-48 ; propos repris dans la communication « Le sexe : un continuum », voir note 2.

l'idée d'un *continuum* entre les schèmes de pensée de l'un ou l'autre genre sexué. Si les capacités et les modes de pensée ne sont pas gouvernés par un inné sexué, ils le sont forcément par l'apprentissage et l'éducation. Dans cette perspective, les visions du monde masculines ou féminines devraient être guidées par les mêmes intérêts. Cela pourrait être le cas lorsque la politique fomenta des rapports hiérarchiques dans les évaluations des genres sexués. Les positions de la psychologue canadienne, Doreen Kimura (Vidal, Benoit-Browaëys, 2005 : 80-81), incitent à le penser. Dans *Cerveau d'hommes, Cerveau de femmes* (2001), elle défend une vision déterministe de la société où les cerveaux masculins et féminins seraient caractérisés dès le stade fœtal. Ses idées, publiées dans des magazines de vulgarisation scientifique, sont aussi relayées par le biais de ses engagements associatifs et politiques. Présidente de la Société pour la scolarité et la liberté académique, Doreen Kimura est également membre actif du *Freedom Party* en Ontario, où elle conteste le rôle de l'État dans la gestion des affaires sociales, et s'oppose au principe de l'égalité des chances au nom du respect de l'héritage biologique dont nous sommes dotés dès la naissance. Si les filles ne partagent pas le goût naturel des hommes pour les études scientifiques, explique la psychologue, la raison est à chercher du côté de leur moindre aptitude pour ces filières, et il vaut mieux les orienter vers des métiers manuels ou en rapport avec la communication puisqu'elles y sont naturellement plus douées. Femme, Doreen Kimura n'en est pas moins sexiste. Mais au-delà du genre sexué, le genre sexuel peut également s'inscrire dans un processus de positionnement tactique : « Certains homosexuels revendiquent eux-mêmes une différence biologique pour affirmer une identité plus forte » (*ibid.* : 79). Si, comme nous venons de le voir, les travaux les plus récents tendent à montrer que les différences biologiques entre les hommes et les femmes ne trouvent pas nécessairement leur prolongement dans des modes de pensée sexués, quelle pourrait être la raison de la propagation du paradigme d'une domination typiquement masculine pour penser les questions liées aux genres sexués ?

De l'intérêt de propager l'idée *même* de la domination masculine

Le concept de *même*, défini par Richard Dawkins (2003 : 257-272) comme une idée dont la forme commune et simplifiée gagnerait à se répliquer, nous permettra d'approcher une logique possible à l'œuvre dans la reproduction de l'idée élémentaire de domination masculine. Le modèle de la domination masculine est très souvent convoqué pour penser les relations de genres. Dans sa mobilisation systématique,

certaines voient et dénoncent un réductionnisme et un obstacle à la compréhension des rapports sexuels. Nous avançons ici que la polémique concernant le bien-fondé du paradigme de la domination masculine tient à la fois de l'arrangement et de la confusion. De la confusion, car il se pourrait bien que l'on assimile un cadre théorique et une idée simpliste. Le cadre théorique de la domination d'un être humain sur un autre, autrement dit du pouvoir, et l'idée simpliste, commune et préhistorique de la domination des hommes sur les femmes. De l'arrangement, car il se pourrait aussi que des femmes comme des hommes trouvent un certain intérêt dans la propagation de cette idée restrictive.

Qu'est-ce alors que la domination masculine pensée dans les termes d'un cadre théorique ? En voici les traits saillants. D'abord, la reconnaissance d'une construction sociale naturalisée de la différence entre les sexes. La différence biologique entre les sexes (les organes sexuels) est certes une réalité objective, mais cette différence élémentaire est aussi le fondement d'une pensée universelle de la différence qui structure la pensée humaine autour des concepts de l'identique et du différent (Héritier, 1996). La division des choses et des activités est ainsi « naturellement » pensée selon l'opposition entre le masculin et le féminin, opposition qui tire sa justification de son insertion dans un système d'oppositions homologues telles que haut/bas, dessus/dessous, devant/derrière, etc. Aussi le mouvement vers le haut pourra-t-il, par exemple, être associé au masculin, symbole de l'érection ou de la position supérieure dans l'acte sexuel. En inscrivant des traits corporels distinctifs dans un système de différences d'apparence naturelle, ces schèmes de pensée d'application universelle légitiment les différences en même temps qu'ils les construisent. Le rapport social de domination qui est à leur principe n'apparaît pas à la conscience car il ne représente qu'une application, parmi d'autres, d'un système de relations de sens se voulant parfaitement indépendant des rapports de force. L'ordre masculin s'impose donc comme neutre, tirant sa force du fait qu'il n'a pas besoin de discours de légitimation. Ainsi l'ordre social s'organise-t-il sur la base d'un système mythico-rituel, comme « une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine sur laquelle il est fondé : c'est la division sexuelle du travail, distribution très stricte des activités imparties à chacun des deux sexes, de leur lieu, leur moment, leurs instruments [...] » (Bourdieu, 1998 : 16). Ce programme social de perception incorporé construit la différence entre les sexes selon la vision androcentrique, elle-même inscrite, avec la division du travail, dans la réalité de l'ordre social. La construction sociale de la division sexuelle des activités, pensée en fonction du primat de la masculinité, infiltre le moindre de nos comportements au point d'apparaître naturelle dans l'acte sexuel lui-même : « Dessus ou

dessous, actif ou passif, ces alternatives parallèles décrivent l'acte sexuel comme un rapport de domination. Posséder sexuellement, comme en français "baiser" ou en anglais "to fuck", c'est dominer au sens de soumettre à son pouvoir, mais aussi tromper, abuser ou comme nous disons, "avoir" [...] » (*ibid.* : 25). Ce travail de construction symbolique, loin de se limiter à une opération strictement performative de nomination orientant et structurant les représentations, s'accomplit dans une transformation durable des corps et des consciences. Les genres masculin et féminin sont le produit d'un travail de construction diacritique, à la fois théorique et pratique. Le masculin n'a d'existence que parce qu'il est constitué comme fondamentalement opposé au féminin, comme *habitus* viril et donc non féminin. Cette action de formation ne prend que très rarement l'apparence d'une action pédagogique explicite et les femmes, autant que les hommes, participent à la reproduction de la domination : « Étant symboliquement vouées à la résignation et à la discrétion, les femmes ne peuvent exercer quelque pouvoir qu'en retournant contre le fort sa propre force ou en acceptant de s'effacer et, en tout cas, de dénier un pouvoir qu'elles ne peuvent exercer que par procuration [...] » (*ibid.* : 37). Dominées symboliquement, les femmes participent inévitablement à la reconnaissance de la domination masculine, invariablement légitimée par les pratiques mêmes qu'elle détermine, selon la logique des *self-fulfilling prophecies*.

La domination masculine est donc à la fois l'enjeu et le principe de son efficacité. En termes d'approche théorique, elle permet de faire apparaître les conduites et les discours concernant la sexualité comme les vecteurs d'une stéréotypisation à la fois intentionnelle et non subjective, selon les mots de Pierre Bourdieu ou comme « de grandes stratégies anonymes, presque muettes, qui coordonnent des tactiques loquaces dont les "inventeurs" ou les responsables sont souvent sans hypocrisie » dans la terminologie foucaldienne (Foucault, 1976 : 123). Autrement dit, analyser les relations de genres à partir de la théorie de la domination masculine, ce n'est pas analyser les conditions d'exercice d'une domination des hommes sur les femmes, mais tenter de comprendre ou de cerner les pratiques qui rendent possible la reproduction souvent inconsciente d'une hégémonie du principe masculin sur le principe féminin. Analyser les relations de genres à partir de la théorie de la domination masculine, c'est analyser les conditions d'exercice et de transmission du pouvoir dans nos sociétés. Dès lors, la domination masculine est considérée comme un instrument de pouvoir fondé sur le principe masculin, mais qui s'actualise dans des pratiques féminines autant que masculines. Vue sous cet angle, la domination masculine est un instrument heuristique pour penser non plus les conflits de genres, mais les conflits de positions.

D'ailleurs, il serait intéressant de souligner que le discours sur le sexe – qu'il soit politique, social, scientifique, médiatique ou juridique – appartient désormais aux femmes davantage qu'aux hommes et que celles qui prétendent être brimées par le masculin sont paradoxalement les producteurs des représentations de leur propre domination. Ainsi les directeurs de la livraison de *MEI* consacré à la sexualité s'étonnent-ils, par exemple, dans leur présentation, de la représentativité des femmes sur ces questions : « Comme par un fait exprès, trois quarts des propositions étaient rédigées par des femmes, ce qui laisse pantois, comme si la question était "genrée" [...] » (Bouchard, Froissart, 2004 :1). Dans le champ des représentations médiatiques de la sexualité, des noms comme Catherine Breillat, Nathalie Millet ou Virginie Despentes ne font plus exception. Mais surtout, on commence à interroger les représentations de la féminité construites par des femmes dans les termes de la reproduction d'une domination masculine. Il en est ainsi de Christine Détrez (2004 :38) étudiant la littérature féminine et doutant de son émancipation par rapport à un regard qualifié de masculin : « [...] dans les romans contemporains – mais on pourrait faire la même analyse sur le cinéma, la peinture ou les arts plastiques – se trouvent mises en mots les ambivalences qui sous-tendent les rapports hommes/femmes, sur les scènes privées comme publiques. Ce faisant, en les exprimant de façon explicite, ils contribuent à les façonner, en participant à la diffusion d'une *doxa*, où derrière l'apparente libération persistent souvent les valeurs les plus traditionnelles ». Sur la scène de la justice, Élisabeth Pacherie (2004 : 56) interroge les conditions de possibilité d'un droit au féminin : « En réclamant l'égalité des droits, les femmes acceptent la logique masculine : le droit est imprégné de valeurs masculines tels l'individualisme et la compétition. Peut-on imaginer un droit au féminin, plus fondé sur la sollicitude ? ». Et de conclure : « [...] l'expérience de chaque sexe n'est pas façonnée que par la biologie : les institutions politiques, les systèmes éducatifs et culturels, les structures socio-économiques, déterminent notre nature tout autant qu'ils en sont le produit. Dans cette perspective, les différences biologiques hommes/femmes apparaissent pour ce qu'elles sont : bien petites. Selon nos cultures et nos modes d'organisation sociale, elles sont amplifiées ou atténuées, valorisées ou dévalorisées » (*ibid.* :57). Ces auteurs, en relevant un *continuum* entre les sexes – et en soulignant du même coup l'incorporation de schèmes de pensée dominants –, attestent de la nécessité de concevoir les rapports hommes/femmes en termes de positions, davantage qu'en termes d'ethos sexué.

Le paradigme de la domination masculine est donc bien autre chose qu'un modèle de pensée élémentaire et rassurant. Dès lors, d'où vient cette suspicion à l'égard d'un cadre théorique éclairant ? Nous

supposerons qu'elle tire sa raison de l'assimilation du modèle théorique à l'idée rudimentaire de domination masculine, autrement dit d'un pouvoir unidirectionnel des hommes sur les femmes, emprisonnant chacun des deux sexes dans un carcan moral. Nous supposerons encore que la pérennisation de cette idée, celle de la césure des sexes, peut représenter un intérêt pour ceux qui y participent. Plus précisément, celui de s'attribuer une forme de pouvoir et d'impunité en stigmatisant une classe unique de dominants – les hommes – plutôt qu'un processus de domination et donc de pouvoir : l'imposition du principe de virilité. Voyons quelles peuvent être les conditions de plausibilité de l'idée réductrice d'une domination des hommes sur les femmes.

Sur la question de la propagation d'une idée élémentaire, le concept de *mème* fondé par Richard Dawkins (2003 : 257-272) sur une analogie d'ordre structurel avec le gène nous semble éclairant. Considérant par exemple le *mème* « Dieu », le chercheur estime que la valeur de survie de cette idée provient de son fort attrait psychologique. Selon ses termes : « Il fournit une réponse superficiellement plausible à des questions profondes et troublantes sur l'existence » (*ibid.* : 262). L'idée du feu de l'enfer, selon Richard Dawkins, se perpétue d'elle-même à cause de sa simplicité et de son impact psychologique important : « Les biologistes ont l'habitude de chercher des avantages au niveau du gène [...]. Ce que nous n'avons pas encore pris en compte, c'est qu'une caractéristique culturelle ait pu évoluer d'une certaine manière parce qu'elle y a trouvé son avantage⁶ » (*ibid.* : 270). Un « *mème-idée* » pourrait être défini comme une entité capable d'être transmise d'un cerveau à un autre. Le *mème* de la théorie de Darwin forme donc la base essentielle de l'idée commune à tous les cerveaux qui comprennent la théorie. Les différences résidant dans la façon dont les gens se représentent la théorie, ne font alors, par définition, pas partie du *mème* » (*ibid.* : 266). Dans la logique du socio-biogiste, un *mème* qui serait une idée scientifique verrait sa reproduction dépendre de la façon dont il serait jugé acceptable par les scientifiques. Sur la foi de ces considérations, il est possible d'envisager que le *mème* « domination masculine » trouve un avantage dans la réplication de sa forme la plus élémentaire dans le champ scientifique, parce qu'elle répondrait de façon superficielle à des questions existentielles compliquées. Plutôt que d'imaginer les linéaments complexes d'une théorie fondée sur des rapports de pouvoir compliqués, l'idée *mème* de la domination masculine offre l'avantage de l'explication à moindres frais. Dans toute sa virilité, l'homme serait indéfectiblement attaché à outrager les droits d'un éternel féminin.

⁶ Mis en italique par l'auteur.

L'idée même d'un pouvoir masculin sur le féminin possède un fond de vraisemblance. Et il suffit de parcourir l'actualité et, en l'occurrence, les colonnes du *Monde diplomatique* de juillet 2004 pour s'en persuader⁷. Mais se contenter de cette idée, c'est aussi occulter les violences faites aux hommes au nom d'un principe de virilité. Le pouvoir et la domination ne sont pas l'apanage des hommes. Dans son procès de réhistoricisation du principe moderne de virilité, Georges L. Mosse (1996 :25) déconstruit le stéréotype de la masculinité : « Le stéréotype de la masculinité, cohérent et riche, n'émergea véritablement qu'à la fin du XVIII^e siècle : il embrassa alors toute la personnalité et fournit des critères précis concernant aussi bien l'aspect physique que le comportement ». David Halperin souligne, quant à lui, la labilité des critères de masculinité et de féminité (2002 : 22-39). Tandis que l'efféminement est assimilé de nos jours à l'homosexualité, l'auteur fait remarquer que l'homme efféminé avait à voir dans l'Antiquité, avec une hyper-hétérosexualité. Pensons aux représentations de l'Antoine de Cléopâtre, à celles de Goliath, ou d'un plus récent Casanova, poudré, maquillé, arborant mouche et perruque. Si l'homme n'est pas intemporellement viril dans ses représentations, il ne l'est pas davantage dans ses pratiques. Plusieurs auteurs ont souligné l'existence de rites communément pensés du côté de la féminité pour marquer l'intronisation de la masculinité. Ainsi l'ethnologue Maurice Godelier a-t-il participé à l'édification tribale de la masculinité chez les Baruya de Nouvelle Guinée (1982). Dans son *Histoire de l'homosexualité de l'Antiquité à nos jours* (1998), Colin Spencer rapporte également, concernant des tribus mélanésiennes, des pratiques de fellation et de sodomie destinées, en les remplissant régulièrement de sperme, à rendre les jeunes hommes fertiles. Mais par-delà ces études exotiques, l'homosexualité masculine ou féminine, les manifestations d'un efféminement masculin ou d'une masculinisation féminine, témoignent quotidiennement d'une indétermination fondamentale des caractères sexués. Les travaux novateurs de Daniel Welzer-Lang (2000) donnent d'ailleurs à relire le masculin dans toute sa complexité.

⁷ « [...] Selon les pays, entre le quart et la moitié des femmes sont victimes de sévices. Au Portugal, par exemple, 52,8 % des femmes déclarent avoir été l'objet de violences de la part de leur mari ou de leur concubin. En Allemagne, trois femmes sont assassinées tous les quatre jours par les hommes avec lesquels elles vivaient, soit près de 300 par an. Au Royaume-Uni, une femme est occise dans les mêmes circonstances tous les trois jours. En Espagne, une tous les quatre jours, près de 100 par an. En France, à cause des agressions masculines domestiques, six femmes meurent chaque mois – une tous les cinq jours –, un tiers d'entre elles poignardées, un autre tiers abattues par arme à feu, 20 % étranglées et 10 % rouées de coups jusqu'à la mort... Dans l'ensemble des quinze États de l'Union européenne (avant l'élargissement à vingt-cinq), plus de 600 femmes meurent chaque année – presque deux par jour ! – sous les brutalités sexistes dans le cercle familial [...] », I. Ramonet, *Le Monde diplomatique* (07/04).

À présent, il paraît difficile d'envisager la domination masculine selon l'idée élémentaire, le *même* de la domination des hommes sur les femmes. Sur ce point, nous rejoignons Michel W ieviorka (2000 : 105) lorsqu'il met en garde contre les dangers de l'essentialisation des identités : « Le danger est également de transformer la question de la différence en celle de la diversité, et, de là, de perdre de vue les processus de production et de reproduction des identités culturelles au profit d'interrogations qui tendent à essentialiser ces identités, à les considérer comme données. Il serait encore de placer l'immense problème des rapports de sexe ou de genre sur le même plan que celui des minorités, alors que le champ d'exercice de la domination masculine ne s'exerce pas seulement sur une "minorité", elle traverse la plupart des autres expériences de la différence ». Le *même* a pourtant de beaux restes et semble-t-il de beaux jours devant lui. À cette situation, nous proposons d'assimiler le vocabulaire goffmanien de l'arrangement (Goffman, 1977 : 59) qui stipule que, en maintes occasions, les femmes ont un intérêt dans le commerce avec l'autre sexe. Nous proposons de croire que l'idée élémentaire de domination masculine, et particulièrement en politique, peut arranger les femmes qui la pratiquent. Et plutôt que de questionner un point de vue masculin sur l'entrée des femmes en politique, nous choisissons de retourner le modèle problématique et d'interroger des regards féminins sur les femmes politiques.

Femmes élues, regards d'hommes

Se situer dans le cadre théorique de la domination masculine suppose que l'on admette que des femmes, comme des hommes, peuvent avoir incorporé les schèmes de la virilité. C'est admettre aussi que les femmes qui contribuent à la reproduction de l'idée *même* d'une domination essentiellement masculine peuvent le faire par intérêt stratégique. En opposant deux genres qui se feraient face, on oublie du même coup les luttes ou les rivalités pour l'imposition d'une variété du genre. Le corps, dans ces luttes symboliques, est un instrument d'autant plus efficace que la tradition scientifique des études sur les femmes et le politique répugne à en parler au profit d'une conception purement éthique de la féminité⁸. Or, le corps des femmes politiques se prête volontiers à la représentation et est particulièrement exposé à un discours d'évaluation. Comble de l'indicible, la beauté, « un des facteurs les plus obscurs de discrimination sociale » (Amadieu, 2003 : 12), est occultée

⁸ Le corps est d'ailleurs peu étudié dans nos disciplines d'information et de communication (Caune, Dufrene, 2002) et, en tout cas, jamais dans sa dimension interpersonnelle.

dans les études genrées. Car, traditionnellement, la beauté des femmes est suspendue aux regards masculins. Anne de Marnhac (2004 : 179) rappelle l'opinion communément répandue sur ce point depuis le XIX^e siècle : « Les hommes sont les arbitres incontestés de la beauté féminine, et leurs jugements esthétiques ne s'exercent pas seulement sur la beauté elle-même, mais aussi sur le désir de beauté des femmes ». Au contraire, nous envisagerons le discours sur la beauté en politique comme un instrument tactique asexué.

En effet, il est possible de penser que les corps des femmes politiques, loin d'être escamotés – comme leur invisibilité de l'analyse scientifique le laisse imaginer – font par exemple le chou gras des médias. Aussi, lorsque Martine Aubry est invitée à l'émission *En aparté* sur Canal + en avril 2004, est-elle interrogée sur la question « du problème du physique quand on est une femme politique ». Question évidemment relative à la surcharge pondérale dont elle fait les frais. En février 2005, durant la séquence humoristique *Chez maman*, diffusée au cours de l'émission *Vingt heures dix pétantes* sur la même chaîne, on pouvait entendre à propos d'une femme politique téléphonant chez les particuliers pour obtenir des voix : « Elle veut montrer ses seins, elle propose qu'on les touche, elle veut montrer ses fesses aussi ». Dans la même émission, quelques jours plus tôt : « C'est quoi une grosse vache maman ? », « Une grosse vache, c'est Martine Aubry ! ». « C'est quoi un éléphant maman ? », « Un éléphant ? C'est Marine le Pen ! ». Pour anecdotiques qu'ils sont, ces épisodes ne sont pas moins révélateurs d'une certaine liberté de penser et d'exprimer le corps des femmes publiques. Lorsque Édith Cresson est nommée premier ministre par François Mitterrand, son *hexis* corporelle devient un argument dans la bouche de ses détracteurs ou opposants : « [...] C'est le moment que choisit François Mitterrand pour lancer Édith Cresson. Ce qui n'est pas du goût de tous les nouveaux venus dans le cercle élargi de la mitterrandie où l'on considère qu'une femme, si elle n'est pas de la noblesse féministe, ne peut qu'appartenir au tiers-dactylo. On entend alors Jack Lang traiter Cresson de "pouffiasse" » (Schemla, 1993 : 43-44). Les journalistes qualifieront invariablement une cicatrice qu'elle porte à la jambe de « bas filé », mettant en doute sa coquetterie. « Folle », « la Pompadour », « dame du sérail », « la parfumée » : le vocabulaire ne manque pas pour qualifier la féminité du premier ministre. « Les hommes du Président ne se gênent pas pour contester, au Palais même, le choix de leur patron. Un jeu de massacre, sans aucune retenue, d'une grossièreté si énorme que celui qui en témoigne se refuse à rapporter dans leur crudité ces propos de porchers » (*ibid.* : 96). Toutefois, ces atteintes à la féminité d'Édith Cresson semblent être à lire comme des tactiques propres aux stratégies politiques de pouvoir plutôt que comme des agressions sexuées. Et sans doute le fait de les relever leur donne-t-il davantage de

poids qu'elles n'en auraient eu. D'ailleurs, sur le terrain des quolibets ou des critiques de la féminité, les femmes ne sont pas en reste : « Les femmes, écrit la journaliste, grand reporter et rédactrice en chef, la trouvent trop belle et trop féminine pour être respectable ou sincère » (Schemla, 1993 : 40). Selon Edwige Avice⁹, « [...] les hommes politiques ne supportent les femmes que lorsqu'ils sont leur Pygmalion ou leur amant. Pour les hommes du Parti, elle restait la favorite, pour les femmes du Parti, elle restait la femme [...] » (Schemla, 1993 : 46). Et à propos des rapports d'Édith Cresson avec Simone Veil : « Politiquement, elle épouse si bien les virulences antigiscardiennes de Mitterrand qu'au Parlement elle ne salue jamais la présidente Simone Veil, qui se souvient d'elle comme d'une idéologue sectaire au langage abrupt, ennemie de classe, sans la moindre solidarité féminine, sans la moindre aménité » (*ibid.* : 47-48). Cette animosité entre femmes est marquée du sceau du pouvoir et se retrouve par-delà le politique jusque dans les loges maçonniques féminines. Ainsi François Koch écrivait-il dans *L'Express*, en mai 2003 : « Les femmes aussi connaissent les querelles intestines et le goût du pouvoir, bien qu'elles soient à ce sujet beaucoup plus discrètes que les hommes. Idéalement, les maçonnes comme les maçons doivent "laisser leurs métaux à la porte du temple". En réalité, des sœurs entrent en loge avec leurs défauts profanes. Les Français adorent être présidents de quelque chose. Et bien des frères et des sœurs sont atteints de "cordonite", l'attrance pour les fonctions d'officier, et notamment de vénérable, et surtout les titres de hauts dignitaires d'une obédience, qui vont se placer, dans le temple, "à l'O rient". Les sœurs les plus affectées par cette "pathologie" viendraient-elles en maçonnerie réparer la frustration d'avoir été privées, dans le monde profane, des postes à responsabilité qu'elles estimaient mériter ? »¹⁰. Masculins ou féminins, il se pourrait bien que les espaces politiques ne soient finalement que des champs de luttes et de pouvoir où les femmes, comme les hommes, penseraient à légitimer leur position en se fondant sur des critères d'ordre sexué. Aussi tenterons-nous de renforcer cette hypothèse en nous fondant sur le cas de la trajectoire politique, sexuée et sexuelle, de Françoise Gaspard et du regard réflexif qu'elle porte sur la féminité.

⁹ Edwige Avice a été ministre de la Jeunesse et des Sports de 1981 à 1984 et ministre de la Coopération entre 1991 et 1992.

¹⁰ Fr. Koch, « Les Franc-maçonnes », *L'Express* (08/05/03).

De l'intérêt de révéler son homosexualité en politique

Françoise Gaspard, qui a été franc-maçonne, n'est pas de celles qui réclamaient les honneurs. D'ailleurs, elle constate autant qu'elle déplore une certaine inactivité (entretien 04/03/04) : « Je trouve qu'aujourd'hui la franc-maçonnerie a une visibilité et une importance moindres ». Son discours sera surtout interrogé sur la conception de la femme qu'il peut véhiculer.

Françoise Gaspard est née à Dreux le 7 juin 1945. Après une agrégation d'histoire, elle enseigne au Lycée Michelet à Vanves. Elle est également chargée de cours à la Sorbonne, puis élève de l'École nationale d'administration de 1974 à 1977. Militante au Parti socialiste, Françoise Gaspard est élue maire de Dreux le 13 mars 1977. Conseillère au tribunal administratif de Versailles, elle est élue au Parlement européen en 1979, puis députée européenne en 1981. Battue en 1988, elle n'a plus de mandat politique depuis. Elle est maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales depuis 1990. Françoise Gaspard est homosexuelle et s'est pacée publiquement avec Claude Servan-Schreiber en 2000. Elle est une femme à l'hexis corporelle masculine. Nous nous intéresserons principalement à cette déclaration faite au *Nouvel Observateur* : « Le milieu politique a peu changé. Il est encore très frileux par rapport à la sexualité, qui, quelle qu'elle soit, reste un non-dit. Elle est aussi un obstacle à l'entrée des femmes dans cet univers d'hommes. J'ai eu l'occasion de me pencher sur les débats de la franc-maçonnerie à la fin du XIX^e siècle. Ils traduisent ce qui se disait à voix basse dans les partis : les femmes ne pouvaient accéder à la politique car elles risquaient d'y introduire du désir, donc du désordre. L'antiféminisme en politique a toujours eu de fortes connotations sexuelles. Voyez les discussions à la buvette de l'Assemblée : on y parle des femmes pour dire si elles sont « baisables » ou non »¹¹. Trois idées ressortent de cette citation. D'abord, celle d'une frilosité du politique par rapport à la sexualité ; ensuite, la façon dont Françoise Gaspard estime que les femmes sont considérées en politique ; enfin, la façon dont elle se représente en tant que femme politique. Or, nous assistons depuis quelques années à une multiplication de la révélation publique de l'homosexualité des politiciens. Mary Cheney, Bertrand Delanoë, Uzi Even, Kristian Foss, Christophe Giraud, André Labarrère, Philippe Meynard, Jean-Luc Roméro, Elio di Rupo, Klaus W owereit, etc., ont révélé leur homosexualité. Dans *l'Histoire de la sexualité*, Michel Foucault

¹¹ « Élus, n'ayez plus peur ! », *Nouvel Observateur*.

relevait la contradiction d'un discours sur le sexe entièrement centré sur l'hypothèse que le pouvoir exercerait sur ce dernier une mécanique de l'ordre de la répression. Il évoquait « une société qui depuis plus d'un siècle se fustige bruyamment de son hypocrisie, parle avec prolixité de son propre silence, s'acharne à détailler ce qu'elle ne dit pas, dénonce les pouvoirs qu'elle exerce et promet de se libérer des lois qui l'ont fait fonctionner » (Foucault, 1976 : 16). Depuis le XVI^e siècle, la mise en discours du sexe aurait été soumise à un mécanisme d'incitation croissante plutôt qu'à un processus de restriction ; les discours sur le sexe se seraient multipliés dans le champ même du pouvoir. Nous pouvons également supposer que le *coming-out* de Bertrand Delanoë ou celui de Klaus Wowereit sont synonymes d'intérêt au sens où l'entendent Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant (1992). Il y aurait ici un intérêt à entrer ou non dans le champ de l'homosexualité, autrement dit à rendre son homosexualité publique. Si Françoise Gaspard n'a pas fait son *coming-out* à coup de renforts médiatiques – rappelons qu'elle a été *outée* en 1979 –, il n'en demeure pas moins qu'elle a toujours publicisé sa sexualité. Et nous pouvons supposer qu'elle y a également un intérêt. Intérêt qui pourrait correspondre à l'idée de se démarquer de la gent féminine telle que la représentation sociale la construit.

Lorsque Françoise Gaspard déclare que l'on ne parle des femmes à la buvette de l'assemblée que pour dire si elles sont baisables ou non, elle témoigne en sa qualité de femme masculine et de lesbienne féministe car ce ne sont pas des conversations que l'ont tient en présence des intéressées. C'est ce qu'elle semble confirmer (entretien 04/03/04) : « Il m'est arrivé très souvent d'être la seule femme à une table où l'on parlait beaucoup de sexe, de conquêtes féminines [...]. Je garde des souvenirs extrêmement pénibles du sexisme des hommes en politique et d'un sexisme qui s'exerçait devant moi. Je me souviens avoir souvent protesté contre des paroles qui étaient tenues, des propos méprisants à l'égard des femmes en général ou à l'égard de telle femme en particulier qu'on ne voyait qu'à travers son sexe et qu'on ne voyait pas comme une personne, comme une égale sur le terrain politique. Je me souviens avoir eu plusieurs fois la même réflexion de la part des hommes quand je protestais. Ils m'ont dit : "O h, mais tais-toi, toi tu n'es pas pareille". Et c'était intéressant. Et je demandais pourquoi. Et ils me disaient : "O h, mais tu sais pourquoi !" ». Lorsque l'on demande à Françoise Gaspard quel est le regard qu'elle porte sur les femmes politiques, elle est embarrassée : « Eh bien écoutez, vous voyez, la réponse est relativement difficile. Il n'y en a pas assez, il n'y a pas assez de choix ». En tant que femme, lesbienne, féministe et ex-politicienne, Françoise Gaspard pourrait bien contribuer à véhiculer dans ses propos, et malgré elle, une image frivole de la féminité.

Conclusion

Il est surprenant de constater qu'un objet de recherche aussi peu convoité que le sexe suscite l'intérêt de représentants de toute la communauté scientifique. Si les travaux se multiplient, les approches en revanche sont peu diversifiées et, sous le couvert de les dénoncer, elles ne font que reproduire des points de vue essentialistes. L'homme serait imperturbablement animé d'intentions belliqueuses. La femme inventerait d'autres manières de vivre en société. C'est oublier que les hommes et les femmes vivent ensemble depuis la nuit des temps et que les positions auxquelles accèdent les femmes sont déjà des positions sexuées. Nous disposons d'outils théoriques extrêmement pointus pour penser ces questions. La notion de pouvoir telle que la définit Michel Foucault en est un, la théorie de la domination masculine proposée par Pierre Bourdieu en est un autre. Dès lors que l'on pense la question du sexe selon la logique du *continuum*, dès lors que le sexe est envisagé comme une position stratégique de pouvoir, dès lors que la domination masculine est imaginée dans sa dimension asexuée, la problématique des genres sexués prend une toute autre dimension. Les discours mêmes sur le sexe deviennent source d'analyses et de questionnements. Le problème n'est plus seulement de savoir ce que l'on dit du sexe, mais aussi : qui entend détenir la vérité sur le sexe ? Or, dans cette perspective, il semble que les femmes aient autant à dire que les hommes. Le même réducteur de la domination masculine a tout intérêt à circuler, laissant libre court à des pratiques largement féminisées. Pour s'en persuader, il suffit d'observer le discours de certaines femmes quant au corps et à la beauté, communément et ordinairement imaginés comme dépendants d'un regard masculin. Il suffit encore d'observer que, contrairement à une idée dépassée, ce sont aujourd'hui les femmes qui détiennent le discours public sur le sexe et la sexualité, y compris dans les champs où on les attendait le moins : politique, scientifique et pornographique.

Références

- Amadiou J-F., 2003, *Le poids des apparences. Beauté, amour et gloire*, Paris, O. Jacob.
- Bard C., 2004, *Le genre des territoires. Féminin, masculin, neutre*, Angers, Presses de l'université d'Angers.
- Bouchard J, Froissart P, 2004, « Sexe & communication. Présentation », *MEI*, 20, pp. 1-4.
- Bourdieu P, 1998, *La domination masculine*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Bourdieu P, W acquant L. J D., 1992, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Caune J, Dufrêne B., dirs, 2002, *Médiations du corps*, Grenoble, Presses de l'université de Grenoble.
- Dawkins R., 2003, *Le Gène égoïste*, trad. de l'anglais par L. O vion, Paris, O. Jacob.
- Détrez C., 2004, « Du quiproquo au monologue ? Rapports sexuels et rapports de sexe dans la littérature féminine contemporaine », *MEI*, 20, pp. 29-39.
- Foucault M., 1976, *L'histoire de la sexualité. 1 La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1991.
- Godelier M., 2005, « Avant-propos », pp. 7-17, in : Vidal C., Benoit-Browaelys D., dirs, *Cerveau, Sexe & Pouvoir*, Paris, Belin.
- 1982, *La production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle Guinée*, Paris, Fayard.
- Goffman E, 1977, *L'arrangement des sexes*, trad. de l'anglais par H. Maury, Paris, Éd. La Dispute, 2002.
- Halperin D., 2002, « Comment faire l'histoire de l'homosexualité masculine ? », *Histoire et sociétés*, 3, pp. 22-39.
- Héritier Fr., 1996, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, O. Jacob, 2003.
- 2002, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, O. Jacob.
- Kraft U., 2004, « Hommes-Femmes : quelles différences ? », *Cerveau & Psycho*, 5, pp. 38-39
- Lancien Th., Cardy H., Delatte J, Delavaud G., Froissart P, Rodionoff A., Thonon M., Tupper P, 2001, « La recherche en communication en France. Tendances et carences », pp. 37-63, in : Lancien Th., dir., *MÉI*, 14, « Recherche et communication ».
- Marnhac A. de, 2004, *Avant, après. Les visages de la beauté*, Paris, Balland.
- Mosse G. L., 1996, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, trad. de l'anglais par M. Hechter, Paris, Abbeville, 1997.
- Pacherie É., 2004, « Un droit au féminin ? », *Cerveau & Psycho*, 5, pp. 56-57.
- Schemla E., 1993, *Edith Cresson. La femme piégée*, Paris, Flammarion.

Spencer C., 1998, *Histoire de l'homosexualité de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Éd. Le Pré aux Clercs.

Vidal C., Benoit-Browaëys D., 2005, *Cerveau, Sexe & Pouvoir*, Paris, Belin.

Welzer-Lang D., 2000, *Les nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.

Wieviorka M., 2000, *La différence*, Paris, Balland.